

nouvelle dans laquelle il se vit engagé ne lui ait été plus utile que nuisible, car elle l'obligea à mettre moins de précipitation dans la composition de ses ouvrages.

Cette tête bouillante devait trop tôt éprouver la lassitude et s'épuiser. Donizetti eut le tort de mener la vie physique à grande vitesse. Voyages, travail, plaisir, le monde, la scène, la grande route, les salons, les boudoirs, il voulait tout avoir, il voulait être partout, et partout en maître.

Il arriva à Paris dans la force de l'âge, il en sortit vieux avant le temps et mourant.

DONIZETTI EN FRANCE

De tous les opéras de Donizetti, exécutés en France, *Don Pasquale* est le seul dont le succès, durant les premières représentations, n'ait pas été contesté.

Poluto, écrit primitivement pour la scène de San Carlo, à Naples et dont le rôle principal était destiné à Adolphe Nourrit, fut représenté à l'opéra de Paris, avec quelques modifications dans le livret et dans la musique, sous le titre des *Martyrs*. Malgré une exécution des plus remarquables, l'œuvre du maître italien ne put résister à l'indifférence du public. Après un nombre très-limité de représentations, les *Martyrs* disparurent du répertoire.

La Fille du Régiment, spécialement écrite par Donizetti, pour l'Opéra comique, et dont le rôle principal fut créé par une artiste que le maître avait désignée, Mlle. Borghèse, fut jugée très-sévèrement. On reprocha à Donizetti la vulgarité de ses formes, la vulgarité de ses idées. Mais l'Italie vengea son compositeur favori. *La Fianza del Regimento* fut accueilli sur toutes les scènes italiennes avec la plus chaleureuse sympathie; les principales cantatrices s'emparèrent du rôle de la Fille du régiment, et rendirent populaire la musique de cet opéra. Plus tard deux cantatrices renommées, Mmes Jenny Lind et Sontag, revêtirent le costume de la vivandière, et firent de ce rôle original l'une de leurs plus belles créations. Ce ne fut qu'après quelques années de popularité acquise à l'étranger que *La Fille du Régiment* reprit faveur à l'Opéra-Comique, et que le public français, réformant son premier jugement, rendit hommage aux beautés de la partition.

Lucia di Lammermoor, représentée pour la première fois sur la scène des Italiens, dont le personnel, par suite de l'incendie de la salle du boulevard, s'était momentanément réfugié à l'Odéon, fut chantée par quatre grands artistes: Mme Persiani, M. Rubini, Tamburini et Lablache. Quoique applaudi chaleureusement dans certaines parties, ce chef-d'œuvre n'obtint pas chez nous, à son apparition, le succès qu'il méritait. On fit l'éloge de quelques mélodies; on vanta le fameux septuor; mais cette fois encore la nouvelle partition, dans son ensemble, fut classée au second plan par la critique et par le public. *Lucia di Lammermoor*, tra-

duite en français par MM. Alphonse Royer et Gustave Vaex, fut représentée au théâtre de la Renaissance, dont M. Anténor Joly était le directeur. Mme Anna Thillon chanta le rôle de Lucie, et le ténor Ricciardi celui d'Edgard. La foule se porta aux représentations du chef-d'œuvre, ce fut un enthousiasme général. Plus tard, Duprez qui avait créé le rôle d'Edgard à Naples, et qui avait fait de ce rôle une création à la hauteur de son talent, retrouva, à l'Opéra, l'éclat de ses plus grands triomphes. Il chantait cette musique avec un art si parfait, avec un sentiment dramatique si profond, si émouvant; sa voix trouvait des accents si vrais, si pathétiques, qu'il vous serrait le cœur et vous arrachait les larmes.

La Favorite, à son origine, fut jugée une œuvre des plus médiocres, aux premières représentations elle avait été condamnée; la partition ne trouva pas même d'éditeur. Ce ne fut qu'après s'être assuré d'une vente à l'étranger, qui équivalait au prix d'achat, que M. Maurice Schlesinger acquit, au prix de 12,000 fr. la musique de *La Favorite*. Cette fois, le jugement de la capitale fut cassé par la province. Tous les théâtres s'emparèrent du nouvel opéra, partout il fut applaudi; partout on le proclama digne de figurer au rang des plus beaux ouvrages du répertoire. On peut assurer que la province imposa *la Favorite* au public parisien. Si le Maître n'avait pas eu ce moyen de cassation, son opéra aurait eu le même sort que les *Martyrs*.

Toutes ces vicissitudes, toutes ces hésitations, toutes ces chances diverses en un mot, la bonne et la mauvaise fortune, ne troublaient point la muse féconde du maître italien; il était infatigable au travail; si l'on se reposait un jour, c'était pour recueillir et pour puiser de nouvelles forces dans son recueillement. Dès les premières heures du jour, on le trouvait à son piano cherchant l'inspiration qui lui venait avec une telle facilité que les copistes avaient de la peine à le suivre. Comme toutes les fortes natures qui s'imprègnent de l'air où elles respirent, de l'esprit du pays où elles abordent, Donizetti avait senti ses idées s'élargir au contact de la France; il avait compris que ce était du centre de notre civilisation que le génie étendait au loin ses lumières, et que si parfois la justice était longue à venir dans un pays qui a vu naître tant de grands hommes, lorsqu'elle arrivait pour les génies méconnus, elle incrustait à tout jamais leurs noms sur le Livre d'or des immortels.

Donizetti, plein d'énergie, jeune et fort de corps et d'esprit portait dans sa physionomie les traces de la vére et de l'insouciance. D'un caractère très-sérieux en apparence. Il était plein d'humeur avec ses amis. Il était fin, spirituel, railleur lorsqu'il se livrait à la causerie familière, jamais nous n'oublierons les heures charmantes que nous avons passées en compagnie du maître pendant qu'il écrivait sa brillante partition de *Don Pasquale*. Il habitait alors dans la rue Grammont, hôtel Manchester. Durant les premiers jours son salon était encombré de visiteurs; il dut couper court à toutes ces obsessions. Il ferma sa porte, et, à part